N° 11 TROISIÈME ANNÉE 10 Juin 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**
ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

L'IGNORANCE

...Sans cesse ignorants de
nos propres devoirs,
Nous demandons au Ciel ce
qu'il nous faut le moins.
(CORNEILLE.)

Après avoir considéré pendant quelques instants dans notre dernier numéro les plaies humaines les plus préjudiciables à notre développement intellectuel et surtout moral, nous nous sommes promis de ne jamais donner accès dans notre âme aux fléaux redoutables de l'envie et de la jalousie.

Nous avons entrevu les ravages que ces dangereux hôtes exercent sur toutes nos facultés les plus intimes et les tortures qu'ils imposent à celui qui ne sait pas s'affranchir de la tyrannie de leurs perfides sollicitations, et nous avons frémi d'horreur et de pitié.

Mais notre devoir ne s'arrête pas à la simple constatation, ni même à la résolution de combattre les ennemis de notre liberté, de notre bonheur que nous venons de signaler, la tâche que l'idéal de perfection trace aux spiritualistes est plus vaste : nous devons, malgré les obstacles, marcher toujours en avant vers des conquêtes nouvelles et travailler sans cesse à nous connaître mieux, afin d'extirper de notre être tout ce qui paralyse notre développement intellectuel et retarde notre avancement moral.

Les efforts d'observation, auxquels nous devons de connaître nos faiblesses et leurs causes. signalent tout particulièrement à notre attention une vérité presque banale, tant elle est incontestée et que, cependant, par un irréflexion inconcevable, nous coudoyons chaque jour et à chaque instant, sans prendre garde aux ravages effrayants que son empire exerce sur nous ; sa subtilité est si grande que nous ne savons pénétrer les déguisements qu'elle emprunte pour nous dissimuler son identité. Eh bien ! ce commensal assidu n'est autre qu'un terrible parasite que notre orgueil protège avec complaisance : c'est l'ignorance.

Oui, l'impudent conseiller que chacun de nous écoute avec un docilité servile, malgré les méfaits dont il nous accable, le fauteur de toutes nos souffrances, l'ennemi de tous les progrès, le plus stupide par ses prétentions, le plus acharné par sa tyrannie, c'est toujours l'ignorance.

Celle-ci fut, de tous temps le fléau le plus implacable qui se complût à torturer l'humanité, suscitant les haines cruelles, l'orgueil aveugle, les préjugés outrageants pour la raison, toutes les faiblesses, toutes les lâchetés, en un mot, qui avilissent l'homme et le ravalent au dernier rang de la brute, l'enserrant sournoisement comme dans un cercle de fer pour lui cacher jusqu'à l'horizon de la liberté.

N'est-ce pas l'ignorance de nos devoirs qui nous laisse mépriser les droits d'autrui, cette infamie dont les conséquences sont épouvanta-

bles au point de vue social ; n'est-ce pas toujours l'ignorance qui encourage la tyrannie à lever sa tête menaçante et à semer la terreur autour d'elle, afin d'anéantir jusqu'à l'idée même du Progrès ?

N'est-ce pas elle qui alluma ces bûchers qui dévorèrent tant de héros, glorieux apôtres de l'idée intangible et impérissable dans son immatérialité ?

Mais alors, l'ignorance brutale et aveugle rivalisant d'horreur avec la haine, commit, à son insu, ce prodige :

La Vérité, la Justice et la Liberté, trop pures encore, sans doute, pour les siècles barbares que nous avons vécus, ont puisé, dans les rudes épreuves du fer et du feu, des éléments de forces nouvelles qui devaient les imposer à notre admiration.

Pour la honte des bourreaux, des hommes au cœur noble, dédaigneux des supplices, subirent des tortures odieuses et scellèrent de leur mort l'affirmation de leur croyance en la suprématie de la pensée. Chez eux, l'âme était plus grande que le corps : l'esprit dominait la matière. Bien loin de détruire ces principes sublimes, les brasiers, qui dévoraient les corps des martyrs, vivifiaient leurs âmes : les persécutions, les supplices ont fait l'office de creusets et les vérités éternelles nous sont apparues plus pures, plus éclatantes, leurs vertus sont devenues l'aliment spirituel par excellence des âmes avides de Progrès.

L'ignorance imposant ces horribles holocaustes nous démasqua sa hideur.

Ces drames, dont la cruauté nous font frémir d'indignation, ne sont cependant que des ombres pâles auprès de toutes les réalités sanglantes que nous devons à l'ignorance.

Les guerres pourraient-elles exister encore si les hommes qui les décrètent connaissaient l'énormité du crime qu'ils commettent et la responsabilité qu'ils assument devant le Créateur, le Père commun de tous les hommes, en accomplissant ainsi une œuvre infernale de destruction.

La non moins effrayante réalité des guerres sociales pourraient disparaître et s'effacer à jamais si les hommes connaissaient les lois morales qui les régissent.

Combien de tortures physiques et morales nous seraient aussi épargnées si nous voulions secouer la tyrannie de l'ignorance qui nous aveugle et apprendre à connaître nos devoirs avant de réclamer nos droits, apprendre à éclairer notre raison afin qu'elle nous dirige.

Si les hommes qui ont la responsabilité de notre éducation n'étaient pas, eux aussi, victimes de l'ignorance de leur mission, ils nous auraient depuis longtemps enseigné cette loi fondamentale de la morale : c'est qu'il est un maître pour tous les hommes à qui rien de ce qui les concerne n'échappe, pas même leurs secrètes pensées et ce maître c'est la Loi des conséquences.

Voilà la loi qu'il importe de connaître, voilà la véritable source de la science, l'antidote le plus sûr de l'ignorance, parce qu'elle nous fournit l'explication de toutes les souffrances physiques et morales. La connaissance de cette loi est en même temps un moyen infaillible d'exercer notre jugement, d'exciter notre clairvoyance et d'assurer notre sincérité vis-à-vis de nous-mêmes. Elle nous aidera à comprendre bien vite l'importance de cette vérité que le mal moral est la cause de tous les maux physiques et des calamités qui fondent sur nous, et que le moyen de les combattre et de les vaincre, c'est de créer, par la pratique de la bonté, de l'indulgence et de la cherité, une atmosphère qui pénètre notre âme et la fortifie dans le bien qui est lui-même l'antidote infaillible du mal. Nous aurons ainsi appris à vaincre le mal.

L'hygiène morale dans laquelle nous aurons vécu nous rendra robustes et capables de mettre au service de nos frères la force dont ils pourront avoir besoin ; et nous serons tout surpris d'être les dispensateurs de trésors prodigieux qui enrichissent bien plus encore ceux qui les distribuent que ceux qui les reçoivent. La préoccupation de notre bien-être moral personnel passera bientôt à l'arrière plan du mobile de nos actes, car la joie que nous fera éprouver le bonheur des autres dominera tous nos désirs.

Alors, le mérite de la science nous apparaîtra souverain et nous combattrons pour assurer le triomphe de ses bienfaits avec l'intrépidité que donne la foi dans la sublimité du but que nous avons à atteindre, jusqu'à ce que les ténèbres de l'ignorance soient dissipées, ainsi que la nuit devant les rayons du soleil.

BEAUDELOT.

L'ÉGLISE ET LE SPIRITUALISME

DEUXIÈME CORRESPONDANCE

Monsieur,

Dans votre journal du 20 avril, vous avez publié une lettre très intéressante préconisant la transformation de l'Eglise catholique par le spiritualisme moderne.

Certes, tout en reconnaissant théoriquement l'excellence des idées de votre correspondant, tout en me rangeant de son avis lorsqu'il estime que le clergé, conquis à nos doctrines deviendrait une admirable armée de propagande, j'avoue que, dans la pratique, je suis loin de partager ses vues optimistes.

Je prends la liberté, monsieur, de vous soumettre les raisons qui semblent motiver mon jugement, vous laissant maître de publier ou non la lettre que je vous envoie.

Je crois l'Eglise romaine inconvertissable :

1° A cause de la rigidité d'un dogme aujourd'hui complètement momifiée ;

2° A cause de l'éducation absurde que reçoivent les prêtres dans les séminaires.

Le dogme catholique détourné de l'esprit chrétien n'est plus un organisme vivant auquel on puisse insuffler une vie nouvelle. C'est un corps desséché, ruine d'un temps qui n'est plus, cadavre galvanisé au moyen de procédés factices; mais cadavre que l'illusion seule fait paraitre animé par l'esprit.

Les subtilités théologiques ont remplacé la foi; l'amour de la domination s'est substitué à l'amour des petits et des humbles; la Religion s'est érigée en un vaste système politique, et, matérialisée par les intérêts qu'elle traine avec elle, rampe tristement sur la terre au lieu de s'élever vers le ciel.

L'Eglise n'est plus cette grande puissance spirituelle, champion des peuples contre les empereurs et les rois et qui, dans la main d'un Grégoire VII, faisait triompher l'idée sur la force, et courber dans la poussière le front des maîtres du monde.

Aujourd'hui les papes en sont réduits aux expédients, ils ne sont plus la conscience morale des nations, les souverains spirituels de toute la chrétienté, mais les chefs d'un parti.

La Papauté peut-elle changer? Revenir à son ancienne mission ?

Il faudrait,pour mener à bien cette entreprise colossale, un pape d'un merveilleux génie. Et il est à supposer que, si un tel aigle venait à naître dans le giron du sacré collège, les humbles volatiles qui sont majorité dans la saint assemblée écraseraient bien vite l'intrus dans son œuf.

Le clergé actuel reçoit, hélas, dans les séminaires, une éducation qui le rend réfractaire à toute idée de rénovation.

Cette éducation, plus encore que l'inflexibilité du dogme constitue, à mon avis, le principal obstacle à la rénovation de l'Eglise romaine.

Les séminaires ont conservé des traditions et des coutumes d'un autre siècle. Ils impriment dans les jeunes cerveaux qui leur sont confiés les idées les plus opposées à l'esprit moderne et aux nécessités du temps.

Le monde y est peint sous les formes les plus saugrenues; l'étroitesse des idées ne le cède qu'à l'intolérance religieuse; la lettre opprime l'esprit quand elle ne le tue pas.

L'histoire, la science, la philosophie stérilisées par une épuration absurde ne donnent aux intelligences qu'un enseignement sans profondeur et sans force.

Si bien que le jeune prêtre, élevé dans l'isolement, soigneusement mis en dehors de cette société dont il doit être le directeur moral, muni d'un bagage d'erreurs et d'idées fausses, se trouve incapable dans la plupart des cas, de comprendre les nécessités de son ministère et de se conformer à l'esprit du temps.

A moins de circonstances exceptionnelles, même s'il est remarquablement intelligent, il ne pourra se défaire de la tunique de Nessus que son éducation première lui colle aux épaules et, homme d'un autre siècle, il restera l'ouvrier stérile d'une chose morte.

Il est certain que le clergé compte des hommes de mérite, des esprits éclairés qui ne demanderaient pas mieux que de marcher avec leur époque. Mais ces bons esprits sont étouffés, perdus dans la masse des médiocres et des ambitieux, et presque toujours ils s'éteignent obscurément dans des cures infimes où les relèguent leurs supérieurs effrayés, quand ils n'ont ni le pouvoir, ni l'énergie de s'évader.

Je crois donc, monsieur, le clergé trop profondément enfoncé dans la coutume et la routine, trop confiné dans le dogme, trop retenu

par l'intérêt, trop dévoyé par son éducation première, pour venir au spiritualisme moderne malgré les sympathies de quelques-uns.

Je crois plutôt que l'Eglise romaine est condamnée et que, minée par les idées nouvelles, elle est destinée à disparaître, remplacée par un Idéal plus en rapport avec les besoins de l'Humanité.

Voilà, monsieur, mon humble avis, je ne fais pas ici le prophète ; peut-être ai-je tort peut-être l'Eglise romaine est-elle mûre pour une heureuse transformation ; je le souhaite sans l'espérer et je laisse à l'avenir le soin de trancher la question.

Bien à vous.

E. VIGNÈRES.

VIIe INSTRUCTION

De la Prière.

Mes frères,

Une sublime communication existe entre nous et la divinité, cette communication, c'est la prière.

Prier, c'est se mettre avec Dieu dans un sublime tête-à-tête, c'est élever notre âme vers son créateur, c'est la rapprocher de la divinité, c'est la grandir, l'épurer, la fortifier dans ses luttes.

La prière est une force vive et productrice, c'est un bienfait pour tous en même temps que pour celui qui prie.

Comment l'homme peut-il prier? Mes frères, l'homme prie par ses œuvres avant tout, puis par les hommages qu'il rend au Créateur. Ces hommages ne sont pas dans ces formules que l'homme laisse tomber de ses lèvres machinalement, de ces phrases qu'il redit par une habitude prise dès l'enfance, tandis que l'esprit rêve et se laisse emporter bien loin de ces formules auxquelles il est étranger.

En général, l'homme se contente de prières toutes faites, la pratique extérieure lui suffit, aller dans un temple, écouter les instructions des ministres, lire les livres saints parce qu'il faut les lire, accomplir des devoirs extérieurs ; cela lui semble prier Dieu. Est-ce la vraie prière ? Non, mes frères. La vraie prière est cette profonde aspiration de l'âme vers son Dieu, c'est cet acte de notre volonté qui nous élève au-dessus de notre nature terrestre vers l'être suprême, c'est l'élan passionné du cœur, c'est l'appel de la souffrance vers le divin Père, c'est le cri de repentir, l'allégresse du bonheur, l'union de notre faible personnalité avec le grand Tout.

Est-il besoin pour cela d'invocations passionnées, de véhémentes apostrophes, de longs discours? Non, mes frères, un soupir parti du cœur vaut mieux que toutes ces paroles vides sous lesquelles l'homme cache l'aridité de ses sentiments.

Qu'avons-nous besoin d'accumuler de vaines phrases pour témoigner à Dieu notre amour? qu'avons-nous besoin de demander à d'autres des termes précis, pour offrir à Dieu les élans de notre cœur, quand le sentiment seul, bien qu'inexprimé, nous met en rapport avec lui?

La prière n'est pas l'acte frivole et tout extérieur qui matérialise en quelque sorte cet amour, la prière est encore autre chose de plus grand, de plus magnifique que cette simple manifestation de notre âme, elle est surtout dans le devoir et dans le travail.

Toute pensée, mes frères, est une prière, et tout travail une pensée ; comprenez dans le mot pensée le résultat des facultés de notre âme dans le bien, et ne confondez pas cette création toute spirituelle avec l'idée qui se rapporte au monde matériel et vulgaire.

La prière sous quelque forme qu'elle se cache est une prière.

Mes frères, nous ne devons pas prier de la bouche seulement ; mais du fond du cœur, et prier surtout par nos actes. La plus fervente des prières adressée à Dieu ne vaut pas le verre d'eau donné au pauvre en son nom. Combien invoquent Dieu et font appel avec une ardente foi à sa toute-puissante bonté, qui ne savent pas prier par la pratique du bien et de la charité.

Dieu ne veut pas que nous l'aimions d'un amour égoïste et personnel, il veut que nous l'aimions en faisant sa volonté, il veut que nous l'aimions en aimant ses autres enfants, en aimant tout ce qu'il a créé et ordonné. Aussi, mes frères, plus l'esprit s'épure et s'approche de cette perfection, plus il sait prier, plus son âme en s'ouvrant à l'amour universel s'élève vers Dieu par la seule pratique du bien et de la divine loi d'amour. L'esprit bienheureux est dans un état de prière perpétuel ; car toutes ses œu-

vres étant des œuvres de charité, tous ses désirs étant des aspirations vers le bien; il est sans cesse en communication avec Dieu.

Mais pour nous qui avons à lutter contre nos penchants, contre la matière, la prière n'est pas notre état habituel; notre âme ne s'élève qu'à de rares moments au-dessus des faiblesses humaines, et cependant par la seule pratique du bien, par l'accomplissement de notre devoir; nous prions.

Non, mes frères, ce n'est pas dans la lecture des livres saints, ce n'est pas dans les prières formulées que nous irons chercher cet élan passionné; mais bien dans nous-mêmes, dans notre conscience, dans nos actes de fraternité et d'amour; non seulement cette vraie prière est une force pour nous; mais c'est aussi une force pour l'Humanité entière.

Quand nous propageons la vérité, quand nous voulons faire connaître Dieu à ceux qui l'ignorent, quand nous cherchons à soulager nos frères souffrants, nous adressons à Dieu la plus belle des prières.

Ce n'est pas, mes frères, que les prières dites de paroles soient condamnables; mais il faut que l'esprit, la volonté, le cœur y participent; ces prières sont même nécessaires pour certaines âmes qui ont besoin de résumer leurs impressions et leurs sentiments; mais ces prières ne doivent pas être la répétition monotone des mêmes mots et des mêmes phrases.

Dieu ne demande pas à celui qui ne sait pas d'improviser des chefs-d'œuvre d'éloquence : le sentiment vaut la plus belle oraison. L'élan du cœur, le soupir de gratitude, une larme de reconnaissance, un regard levé vers le ciel : Dieu n'en demande pas plus.

Ce qu'il veut, mes frères, c'est que nous soyons bons, justes et charitables, que nous accomplissions notre devoir, que nous suivions la vie qu'il nous a tracée, et surtout, si nous connaissons la vérité, que nous la répandions parmi ceux qui l'ignorent.

La nouvelle religion ne vient pas avec des dogmes et des formules, elle ne vient pas imposer à l'homme une série de démonstrations extérieures, elle vient lui dire : « Prie par tes « œuvres, par tes actes et par tes vertus, élève « ton cœur vers Dieu par la pureté de ta vie. « prie par ta charité, prie pour ceux qui souf- « frent, pour ceux qui vivent en ignorant Dieu, « pour tes ennemis, pour tes amis et tu prie- « ras pour toi. »

La prière que nous faisons pour les autres est un bien général que nous répandons sur l'Humanité entière, c'est un effort vers le bien, qui, comme tout bien profite à tous. La prière est notre force et notre soutien, notre union avec Dieu par notre sens intime, notre union avec les autres âmes par nos œuvres personnelles. Elevez vos cœurs, venez à la vérité, à la lumière, afin de mieux connaître la divinité, et la manière de la mieux honorer et de la mieux aimer en suivant sa loi avec le plus d'exactitude possible.

Prier Dieu, c'est nous grandir et nous épurer, c'est préparer notre avenir de lumière, c'est dissiper les ténèbres qui couvrent notre route, c'est savoir, c'est connaître; c'est puiser le courage de surmonter l'épreuve, c'est sentir l'amour universel, c'est être sous l'égide des messagers célestes, c'est pressentir sur notre terre d'exil les prémices du bonheur spirituel, de l'infinie joie de ceux qui ont accompli la loi de Dieu.

PASTEUR B...

VOIX DE L'AU-DELA

L'Ascension.

Le 11 mai 1899.

Le Christ, vainqueur de la mort, revêtu de gloire, remonte en ce jour dans les sphères lumineuses d'où son amour pour l'humanité l'avait fait descendre, il retourne dans le sein de son Père, laissant à la terre le testament sublime de son évangile, et l'exemple d'une vie de pureté et de charité, de la résignation dans les souffrances. A sa suite et au milieu de l'éblouissement des mondes et des harmonies de l'infini se pressent les phalanges des saints, des martyrs, de tous ceux qui ont vécu pour Dieu dans l'accomplissement du devoir et dans la pratique de la vertu.

Il s'avance et monte, monte toujours, ayant pour sceptre sa croix lumineuse et transfigurée; de ses pieds, de ses mains percées des rayons s'échappent, et sa couronne d'épines resplendit d'un éclat insoutenable. Les anges se prosternent et l'adorent. Le monde entier sent passer un souffle d'espérance. Ah ! c'est que l'Ascension du Christ, son entrée dans la véritable patrie est la promesse de notre ascession à tous et

de notre participation aux splendeurs de la vie spirituelle.

Le bonheur! le bonheur éternel (1)! pensez, mes amis, que c'est ce qui vous attend à la fin de votre vie terrestre! Après quelques jours passés dans les travaux et dans la souffrance, jouir sans crainte de toutes les félicités; pour prix de quelques sacrifices, recevoir du Roi des Rois, du Maître tout-puissant, créateur de l'univers, une récompense dont nulle imagination humaine ne peut concevoir la grandeur; se voir revêtu de lumière en échange d'un vêtement donné à un malheureux!... N'y a-t-il pas dans cette perspective de quoi consoler de tout, faire accepter avec courage et résignation les plus rudes épreuves?

O pauvres humains aux cœurs attristés, pauvres âmes broyées par la douleur, consciences déchirées par le remords, relevez-vous! il ne vous est pas permis de désespérer: Jésus n'est monté aux cieux que pour vous en montrer le chemin; ralliez-vous autour de lui, et à l'ombre de sa croix, marchez dans l'âpre sentier qu'il a foulé lui-même, et dont les ronces et les cailloux se changeront pour vous en fleurs précieuses au grand jour de votre Ascension!

C. B.

La Voix d'un ami.

Que ceux qui s'engagent dans la voie qui conduit au monde invisible prêtent l'oreille à mes paroles, que ceux qui bravement marchent dans le chemin de la Vérité m'écoutent, car ma voix est celle d'un ami.

O vous, qui êtes venus chercher dans la mort le secret de la vie, ô vous qui avez demandé au monde invisible la consolation et la certitude, ô vous que l'amour de l'Etude et de la Science amène à sonder les graves problèmes de l'existence, mes paroles sont pour vous, paroles non de science, ni de haute philosophie, ni de morale transcendante, mais d'épanchement d'un cœur ami du bien et du vrai.

Je ne puis produire ces phénomènes que vous cherchez, je ne puis vous aider dans le domaine matériel, mais cela peut-il m'empêcher d'unir ma pensée à la vôtre. Que ne puis-je aplanir les épines dont votre route est semée! Hélas! les résultats sont souvent loin de répondre à vos efforts, le découragement parfois se glisse en vous et vous nous accusez de vos déceptions. Ces invisibles semblent vous railler et vous défier et de vos lèvres s'échappent des murmures, en sommes-nous la cause? Pouvons-nous changer les lois universelles qui régissent la matière? Non, amis, ne vous découragez pas, la cause que vous avez embrassée est impérissable et rien ne prévaudra contre elle, et tout convergeant pour son triomphe, la Science, la Religion, la Morale se réuniront pour proclamer la vérité nouvelle et pour l'établir sur des bases indestructibles.

Qu'importe que le monde vous raille! La Lumière gagne et se répand, la Justice qu'elle proclame, le Droit qu'elle appelle, le Bien dont elle se sert, cette Vérité divine sont des armes invincibles. O mes amis, que votre âme se grandisse à l'aperçu de l'Infini, que vos cœurs s'élèvent vers la cause suprême, que votre esprit embrasse la science nouvelle. Placés dans la lutte, mêlés aux chocs douloureux des êtres et des choses, emprisonnés par la matière, vous ne pouvez apprécier, dans sa plénitude, cette infinie vérité, mais celui qui plane au-dessus de l'humanité, celui qui peut contempler le monde des causes et celui des effets, alors comme il sent la force incommensurable de cette Lumière dont vous ne sentez qu'un faible rayon!

Quelles conséquences ne découle-t-il pas du fait tant raillé de la « table parlante? » L'évolution de l'esprit faisant de l'immortalité mythologique une éternité réelle, palpable, sensible, merveilleuse, où l'âme s'élevant de sphère en sphère monte dans la Science, dans la Connaissance et dans l'Amour divin.

La Justice dans ses œuvres et dans son impartialité venant rétablir la divinité méconnue, l'âme venant de la tombe détruire la mort et proclamer la vie, les lois nouvelles de la nature expliquant la création et les manifestations de la divinité, tout se trouvant éclairé dans son essence la plus secrète, Dieu se révélant peu à peu

1. Chacun fait la part qu'il juge la meilleure des récits des esprits qui parlent ainsi « d'abondance de cœur », en toute hâte, comme encore sous l'impression admirative des merveilles dont ils nous savent privés.

Sachons-leur le plus grand gré de la sollicitude qu'ils mettent à nous traduire de leur mieux les sublimes tableaux dont ils sont les témoins, et qu'ils interprètent selon la forme du jugement qui leur est propre.

Estimons surtout à son juste prix la bonté qui les animent, imitons-les de toutes nos forces sur ce point, et comme eux, à notre tour, nous jouirons de la « sérénité du Juste ».

à l'homme, l'âme dépouillant ses voiles, la matière soumise à l'Esprit, l'Esprit brisant les liens du mal, la société devenant une famille, la loi d'universelle Fraternité s'établissant sur le Monde! Tout se déroule à nos yeux et placés dans l'invisible Monde, et du Monde matériel saisissant le principe dont vous ne sentez que l'effet, notre âme s'élève vers la Cause universelle et notre cœur s'unit au cœur qui lutte péniblement pour établir la Vérité. Oh! ne vous découragez pas, nulle force humaine ne peut enrayer cette force spirituelle qui veut agir sur le monde pour le transformer, à mesure que l'humanité viendra aux sources pures du Bien et du Mal, les esprits désincarnés pourront s'unir bien davantage à ceux de la terre.

Amis, soyez, avec nous, fermes dans vos croyances et que les difficultés matérielles ne vous rebutent pas; que dans la même union de pensées nous soyons unis pour le triomphe du Bien et du Vrai.

Un Ami.

Encore sur le dédoublement.

Au phénomène très connu du rêve (inexplicable cependant pour ceux qui ne voient dans l'homme que l'être physique et matériel), peut se rattacher l'extase ou ravissement, phénomène plus mystérieux encore, et que vos savants dans leur ignorance des choses spirituelles n'ont pas craint de classer dans la catégorie des maladies mentales, alors que loin d'être la résultante de troubles cérébraux, l'extase est au contraire le privilège des esprits dont l'évolution est plus complète. Sainte Thérèse, Catherine Emmerich ont laissé des écrits sur le dédoublement de leur être. Mais il est à remarquer que les sens extérieurs et les mouvements volontaires n'ont aucune part dans ces phénomènes du rêve ou de l'extase.

Au moment où il se produit, le corps est pour ainsi dire inerte, sans vie apparente, la volonté est absente, la sensation fait défaut, l'âme ayant entraîné avec elle toutes les facultés pour les concentrer sur un même point. Les extatiques, presque dématérialisés déjà, se débarrassent momentanément de leurs chaînes corporelles, et leur esprit va dans le monde de l'au-delà, s'entretenir avec les désincarnés et jouir pendant un temps plus ou moins long du bonheur de la vie future.

Par ce court aperçu que je viens de vous donner sur le dédoublement de l'être, vous pouvez juger par vous-même qu'il n'y a aucune corrélation entre les phénomènes qui en découlent et ceux que vos médiums obtiennent soit par l'écriture, soit par la table. Le mental du médium ou des assistants n'y est *absolument pour rien*, et il n'y a pas dédoublement; car celui qui écrit ou qui est à la table reste en parfaite possession de ses facultés et de sa volonté. Il peut, s'il le veut, repousser les inspirations qu'il reçoit, rejeter la plume, s'opposer en un mot à toute communication. Le rôle du médium est absolument passif, et cependant, pour que les communications s'établissent entre lui et le monde invisible, il faut qu'il veuille prêter aux Esprits le concours de sa bonne volonté et de toutes ses facultés; de son cerveau, afin que l'Esprit y puisse imprimer sa pensée; de sa main pour transcrire cette pensée sur le papier ou pour l'imprimer au moyen de la table.

Pour me résumer, je dirai donc que le dédoublement de l'être enlève à celui-ci tout ou partie de ses facultés et anéantit sa volonté; tandis qu'au contraire, dans les communications obtenues par les médiums dans vos réunions spirites, ceux-ci restent en parfaite possession de tous leurs sens. Il ne saurait donc y avoir aucun doute sur la provenance de ces communications : elles sont bien réellement dictées par les habitants du monde invisible; le médium n'est qu'un instrument, et comme tel n'y a qu'une part absolument passive.

Un de vos guides.

Le 20 mai 1899.

LE CHANT DU BIENHEUREUX

Une singulière présomption, née de notre ignorance, porte notre esprit moderne à croire que les âges reculés n'ont connu qu'une grossière barbarie et que des peuples comme ceux de l'Inde n'ont laissé de leur passé aucun monument littéraire ou philosophique digne d'être placé à côté des ouvrages produits par l'Occident.

Ceci est une profonde erreur qu'il faut avant tout dissiper, en ne laissant plus aux seuls érudits la connaissance d'une littérature et d'une philosophie, nées il y a des milliers d'années, sous le beau ciel de l'Hindoustan, et qui ont produit des chefs-d'œuvre. Notre monde occi-

dental n'a rien de plus beau à leur opposer.

Il faut apprendre à connaître ces lumineuses manifestations de la pensée humaine qui surgirent au berceau de notre race et dont le rayon nous parvient à travers la nuit des siècles écoulés.

C'est pourquoi nous avons voulu donner un faible aperçu, trop faible à notre gré, de ce merveilleux fragment du Mahabarata qui s'intitule la Bhagavad-Gîtà, ou le chant du Bienheureux (1).

Le Mahabarata est une des deux grandes épopées de l'Inde. Il fut écrit douze ou quinze cents ans avant l'ère chrétienne par le poète Vyasa. Peut-être même ce chant sacré est-il encore d'une antiquité plus reculée. La Bhagavad-Gità extraite du Mahabarata est un tout petit livre qui renferme en quelques pages les plus pures et les plus sublimes doctrines spiritualistes.

Nous ne pouvons mieux faire pour le présenter que de laisser la parole au grand orientaliste Burnouf, son savant traducteur, en citant une partie de sa préface. Voici comment s'exprime l'éminent linguiste :

« Ce livre est probablement le plus beau qui « soit sorti de la main des hommes. Jamais « on n'a énoncé avec plus de force l'Unité « du principe absolu des choses ; essence « et point culminant de la philosophie in- « dienne. De là, découle une morale qu'on n'a « point surpassée, morale non seulement théo- « rique mais pratique par excellence, unissant « les plus nobles affections de la nature hu- « maine à la loi stoïque du désintéressement.

« Qu'on lise donc ce petit livre. On verra « qu'il y a eu des hommes pensant mieux que « nous et qui ont tracé la voie du salut. »

En effet, la Bhagavad-Gîtâ est une des perles de ce splendide écrin qu est la littérature indoue.

Notre pensée occidentale froide et sèche a grand besoin de se réchauffer à la flamme du génie indien. De l'Orient ne nous vient pas seulement la lumière du jour, mais aussi la lumière de la pensée.

L'Inde est notre initiatrice ; sa philosophie, sa morale, ses poèmes épiques, qui sont de vastes chants religieux, offrent à nos âmes altérées une eau intarissable et féconde.

1. La Bhagavad-Gîtâ ou chant du Bienheureux, traduit du sanscrit par Emile Burnouf, se trouve chez l'éditeur Bailly, à la librairie de l'Art indépendant, 10, rue Saint-Lazare.

« La grandeur, la sainteté, la divinité de « l'esprit humain sont les caractères dominants « de cette philosophie dans la littérature sacrée « et primitive de l'Inde » écrit Lamartine dans son cours de littérature (entretien III) et quelques lignes plus bas il peint selon son expression, le saint vertige qui le saisit la première fois que des fragments de poésie sanscrite tombèrent sous ses yeux.

Nous ne pouvons résister au désir de citer les principaux passages où notre grand littérateur exprime son enthousiasme.

« Cette extase, dit-il, est comparable à celle « que nous avons éprouvée quelquefois nous- « mêmes, en tombant par hasard sur une de « ces pages mutilées des livres sacrés de l'Inde « où la pensée de l'homme s'élève si haut, parle « si divinement que cette pensée semble se « confondre dans une sorte d'éther intellectuel « avec le rayonnement et avec la parole même « de Dieu.

« Ces demi-pages sont si belles que, s'il y en « avait beaucoup de cette nature, elles dégoû- « teraient l'homme qui les lit de vivre de la vie « des sens ; elles suspendraient le battement du « pouls dans ses artères, elles lui donneraient « l'impatience de l'infini, la passion de mourir « pour se trouver plus tôt dans ces régions in- « descriptibles où l'on entend de telles ivresses..

« Tout à coup, dit encore Lamartine, je tom- « bai sur un fragment de trente ou quarante « lignes qui étincelèrent à mes yeux comme si « ces lignes avaient été écrites, non avec le pin- « ceau du poète trempé dans l'encre, mais avec « la poussière de diamant et avec les couleurs « de feu des rayons que le soleil levant éten- « dait sur la page.

« Ce fragment était un éblouissement de « l'âme mystique cherchant, trouvant, embras- « sant son Dieu à travers l'intelligence, la vertu, « le martyre et la mort dans l'ineffable élan de « la raison, de la poésie, de l'extase...

« Je m'agenouillai devant la fenêtre au soleil « levant d'où jaillissait moins de splendeur que « de la page. Je relus lentement et religieuse- « ment les lignes. Je ne pleurai pas parce que « j'ai les larmes rares à l'enthousiasme comme « à la douleur ; mais je remerciai Dieu à haute « voix, en me relevant, d'appartenir à une race « de créatures capables de concevoir de si « claires notions de sa divinité et de les expri- « mer dans une si divine expression.

« Voilà la littérature du genre humain. »

Et c'est cette littérature que l'Occident ignore.

Sauf quelques érudits, quelques chercheurs, qui connaît les livres indous ? Qui les lit ?

La masse ne se doute même pas de leur existence et combien ne voient dans nos maîtres de l'Orient que de demi-civilisés fort au-dessous des Occidentaux.

A ceux qui ont eu le bonheur de lire quelques-unes des œuvres de l'Inde, notre froide philosophie, notre poésie même semblent étriquées; elles n'ont pas l'ampleur, la majesté, la pureté, la lumière de la pensée indoue, sa généreuse bonté, la charité universelle qu'elle prodigue à tous les êtres et cette glorification du sacrifice, de l'immolation du soi non seulement à l'Humanité mais à toute la création.

Le bel épisode du Mahabarata, où le héros refuse d'entrer dans le séjour de la félicité sans son chien, compagnon de ses peines et de ses mérites, inspire à Lamartine ces lignes où il constate l'infériorité de l'Occident dans la compréhension de l'amour universel.

« Cette lecture, dit-il, me fit comprendre et « sentir la beauté, la vérité, la sainteté de cette « doctrine qui interdit aux hommes, non seule- « ment le meurtre sans nécessité absolue, mais « même le mépris des animaux, ces compa- « gnons et ces hôtes de notre habitation ter- « restre, hôtes dont nous devons compte à « notre Père commun comme des êtres supé- « rieurs d'intelligence et de force doivent « compte à des êtres inférieurs qui leur sont « soumis.

« J'admirai, j'adorai cette parenté universelle « des êtres, cette fraternité de la vie entre tout « ce qui respire, entre tout ce qui sent, entre « tout ce qui aime ici-bas, dans la mesure de « son intelligence et de sa destinée. Je conclus « que le poète indien était le sage et que j'étais « l'ignorant et le barbare d'une civilisation qui « avait perdu tant de chemin sur la route de « l'amour ou qui n'y était pas arrivé. Je con- « clus que l homme de l'Occident y arriverait « un jour. »

L'Occident si longtemps sevré de la lumière de l'Orient vient lentement à cette lumière, mais il y vient, l'Inde nous ouvre ses trésors pour que nous venions retremper nos âmes dans le fleuve sacré dont les ondes intarissables roulent les plus sublimes et les plus saintes conceptions de l'esprit humain.

(*A suivre*) J. B. D.

DES FAITS

Apparition et bruits.

Comme je l'ai déjà dit ici, sous une autre forme, à propos du livre de Mme d'Espérance, il est bien des moyens de faire luire aux yeux des incrédules la lumière de la Vérité.

Si les uns sont émus, enthousiasmés, convertis par la beauté de notre doctrine de Progrès, de Justice et de Fraternité, les autres, plus matériels, y demeurent indifférents et demandent des preuves, des faits.

Pour ces incrédules, je relaterai les manifestations de survie dont j'ai été le témoin ou dont j'ai entendu le récit de la bouche même des témoins. Je donnerai le plus de précision possible aux détails et seules des raisons majeures m'empêcheront de citer les noms des personnes et des lieux.

Aujourd'hui, je commence par narrer un fait personnel, qui explique certaines légendes populaires catholiques que la science expérimentale nous permet d'attribuer à l'état particulier de trouble dans lequel l'esprit se trouve après la mort :

Au mois d'août 1895, ma mère et moi partîmes en villégiature à Langrune-sur-mer (Calvados).

Nous avions loué, pour la saison, un petit appartement meublé, rue du Goulet.

Nous menions la vie joyeuse des bains de mer, faisant de longues promenades dans la journée, dansant le soir, et, rentrant tard, fatiguées, nous nous endormions du meilleur sommeil. Cependant, j'avais remarqué que mon repos était troublé par des bruits divers que rien ne justifiait.

Parfois, il me semblait que quelqu'un marchait avec des sabots dans le grenier; d'autres fois, que la porte de l'armoire, qui était dans ma chambre, s'ouvrait et qu'un être invisible y rangeait certains objets. Mais, comme ces bruits étaient rares, je ne m'en inquiétais pas et c'était du ton de la plus franche moquerie que je disais « la maison hantée ».

Pourtant, dans l'appartement un portrait avait impressionné ma mère. C'était celui d'une vieille femme, portant la coiffe normande et dont les yeux noirs et durs semblaient toujours nous regarder.

Un matin des derniers jours de septembre, ma mère se leva, le visage bouleversé; comme

je lui demandais si elle souffrait, elle me répondit en frissonnant d'épouvante.

« J'ai eu cette nuit une affreuse vision. La porte de notre chambre s'est ouverte et une vieille femme portant le costume normand m'est apparue, s'avançant vers moi :

« On ne prie plus ici, m'a-t-elle dit (et c'était « vrai, tout au plaisir de ces mois de vacances « nous oubliions nos devoirs envers Dieu) moi « je souffre ; j'ai besoin d'une messe, il faut me « la faire dire ». « Terrifiée, j'ai murmuré en sanglotant : — Je vous la ferai dire. Allez-vous-« en. » L'apparition disparut.

— C'est un mauvais rêve, dis-je à ma mère. Il ne faut peu y penser. D'ailleurs, ni toi, ni moi ne croyons à l'efficacité des prières payées.

Aidée par des amis auxquels j'avais raconté cette histoire, je finis par persuader ma mère que ce n'était qu'un cauchemar.

Le soir, comme de coutume, nous rentrâmes tard et j'évitai toute allusion au rêve de la nuit précédente. Je dormis calme, mais le lendemain je vis ma mère plus défigurée qu'elle n'eût été après une longue maladie.

— J'ai revu la même chose, me dit-elle, ce n'est pas un rêve. Cette nuit l'apparition est revenue réclamant sa messe sur un ton menaçant.

Je voulus railler pour rassurer ma mère, mais celle-ci demeura inébranlable dans sa conviction, et se refusa à passer une troisième nuit dans l'appartement banté. Nous demandâmes, pendant quelques jours, l'hospitalité à des amis, chez lesquels nous dormîmes très calmes; puis nous quittâmes Langrune et revînmes à Caen, où nous habitions alors.

Ma mère évitait de parler de l'apparition, et priait pour l'esprit souffrant, mais se refusait à faire dire la messe, qui lui semblait complètement inutile au bonheur de l'esprit.

Moi, je n'avais pas la même conviction.

— Qui sait? me disai-je. L'au-delà est si enténébré que l'on ignore encore bien des choses. Cet esprit réclame une messe, s'il peut ainsi obtenir le repos, nous devrions exaucer sa demande.

L'âme souffrante lut-elle dans ma pensée? Il est permis de le croire, car ce fut à moi, qu'elle s'adressa désormais.

Des bruits d'une force extraordinaire se firent entendre, la nuit, dans ma chambre. On eût dit qu'une personne laissait tomber, de toute sa hauteur, un fer à repasser sur le parquet; d'autres fois quelqu'un semblait traverser ma chambre, marchant avec des bas. Et chaque matin, à mon réveil, la même phrase résonnait dans mon cerveau :

— La bonne femme demande sa messe.

Je me tus ne voulant pas effrayer ma mère qui couchait dans la chambre voisine, ni passer pour folle aux yeux des incrédules.

Cela dura huit jours environ. Enfin, une nuit que les bruits avaient eu plus de force encore qu'à l'ordinaire, je fis mentalement le serment de faire dire la messe, à condition que tout bruit cesserait.

Le lendemain, anonymement, j'écrivis à mon ancien confesseur, M. l'abbé des Hameaux, vicaire de Saint-Etienne de Caen et lui racontai cette histoire, en le priant de dire une messe pour l'âme qui était venue me la réclamer.

Dès lors, je n'entendis plus rien, mais pendant six mois je fus la proie de l'esprit tourmenté.

Dans mon cerveau, une volonté combattait la mienne ; des idées y naissaient que je sentais ne pas être de moi. J'étais dans un trouble complet. A certains instants, je me demandais si j'étais morte ou vivante. En vain j'essayais de me reconnaître ; malgré mes idées spiritualistes, j'avais, de la mort, une frayeur extraordinaire, et cependant j'étais poussée à me libérer de la vie.

Je priai beaucoup, et peu à peu, je redevins moi-même. Mais, un temps, je constatai que j'allais au suicide ou à la folie.

Je préférerais avoir une grande maladie plutôt que de recommencer pareille épreuve.

Depuis, j'ai appris que dans l'appartement que nous habitions à Langrune, une vieille fille, ancienne servante du curé de Verson, était morte deux ans auparavant. Le mobilier lui avait appartenu.

Tout porte à croire, qu'imbu des idées catholiques, l'esprit ne voyant pas là-bas, ni Dieu, ni ses saints, était venu réclamer une messe, croyant s'ouvrir ainsi les portes du ciel.

CARITA.

Expérience de table.

A peine le médium était-il à la table, que celle-ci se mit à se mouvoir avec une force et une rapidité extrêmes.

Invité à se montrer plus modéré, l'Invisible

acquiesça en faisant lever et abaisser la table très doucement et très posément.

Ensuite, on lui demanda s'il pourrait lire dans la pensée de quelqu'un, et, sur sa réponse affirmative, on le pria de désigner une personne. Il indiqua immédiatement une dame qui assistait pour la première fois à la séance.

Cette dame, ayant fait écrire un nombre par *une personne éloignée de la table*, remit le papier plié au directeur, qui le plaça sur la table, en engageant l'esprit à bien voir ce qu'il contenait. Sans aucune hésitation, la table frappa le nombre de coups correspondant au chiffre écrit. Puis, la table se leva sur un pied d'abord, puis sur deux successivement à la demande de la même personne, la désignation du ou des pieds étant faite sur le papier et loin de la table.

Paris, 12 mai 1899.

L'ANNEAU DE SAPHIR

NOUVELLE PSYCHIQUE

(*Suite.*)

« J'étais tellement brisé qu'il m'était impossible, malgré mes habitudes matinales, de m'arracher de mon lit. Enfin, surmontant mon atonie, j'en sortis brusquement... Juge mon ami, de ma stupéfaction et de mon effroi quand, ayant jeté mes yeux sur mes mains, je vis au petit doigt de ma main gauche... la bague, la bague de saphir que j'avais donnée à Hélène, la bague qu'elle était venue m'apporter de la tombe, en me rendant ma parole!

« Si j'eusse été moins maître de moi, je fusse certainement tombé évanoui. Je crus d'abord à une hallucination, mais je palpai le bijou avec les doigts de l'autre main; il était ferme et résistant; je le retirai de mon doigt et l'examinai dans un rayon de soleil : c'était bien elle, et les pierres qui l'ornaient lancèrent aussitôt des gerbes de rayons. Comment douter maintenant?

« Pourtant, malgré mes yeux qui voyaient, malgré mes doigts qui touchaient, malgré ma main qui soupesait je me refusais encore à croire après tout, mes sens pouvaient se tromper et me tromper... Je pris la bague et la renfermai dans une petite boîte « Ce soir, me disais-je, l'hallu-« cination aura sans doute cessé, et je trouverai « la boîte vide. Je serai bien convaincu, alors, « que cela n'est que la suite du cauchemar de « cette nuit. » Et, bien résolu à chercher dans le travail l'oubli de ce qui venait de m'arriver, je partis pour reprendre ma besogne journalière.

« Mais, je dois le dire, je ne me sentais plus aussi résolu que la veille à entretenir les parents de Maria de mes projets de mariage. Instinctivement, je sentais qu'il y avait une relation étroite entre ces projets et le problème de la réalité des phénomènes qui venaient de s'accomplir, et je m'accordai à moi-même un délai de quelques jours pour résoudre d'abord cette question captivante, et pour réfléchir ensuite.

« Le cœur me battait violemment quand ce soir-là, rentré chez moi, je soulevai le couvercle de la boîte. Oh ! je m'attendais bien à n'y rien trouver, et je me raillais à l'avance de mes visions de la nuit et du matin. Eh bien si! La bague y était encore! Et pourtant j'étais on ne peut plus éveillé. Je me pinçai pour m'en convaincre; je me piquai le doigt et en fis sortir du sang avec lequel je tachai mon mouchoir pour y laisser la preuve persistante que je ne dormais pas.

« Je passai la nuit dans une insomnie complète. Etait-ce la présence de cette bague qui, en remuant mon cœur, et faisant remonter à la surface tous les souvenirs du passé qui reposaient au fond, était-ce cela qui changeait la nature de mes sentiments actuels au point que maintenant c'était l'image de la morte, l'image d'Hélène, qui occupait toute ma pensée, et qui éclipsait à son tour, jusqu'à la faire disparaître dans son rayonnement, celle de Maria ?

« Et les jours et les nuits s'écoulèrent; toujours la bague reposait au fond de sa boîte, et toujours aussi mon amour pour Hélène allait renaissant et grandissant, et de plus en plus je sentais que celui-là était le seul que j'eusse jamais éprouvé qui fût digne de ce nom, et que le sentiment que Maria m'inspirait, et sur la nature duquel j'avais failli me tromper n'était qu'une sympathie, très vive à la vérité, mais qui n'était point l'*Amour*.

« Puis, chose étrange, à mesure que mon âme, par une sorte d'aspiration mystique, s'unissait ainsi de plus en plus avec le souvenir d'Hélène, il me semblait que la bague, que je contemplais longuement chaque matin et chaque soir, allait pour ainsi dire fondant et diminuant à vue d'œil. L'anneau d'or devenait plus mince, le saphir moins bleu ; les diamants ne réfractaient presque plus la lumière ; c'était

comme si les particules de matière, se séparant, se volatilisant, fussent retournées graduellement au monde mystérieux d'où elles étaient revenues.

« C'était pour moi un nouveau sujet de stupéfaction mêlée de crainte. Quelles étaient les forces, inconnues de nos savants, qui se trouvaient en jeu et qui engendraient de pareils faits, chétifs en apparence, formidables en réalité? Ma tête s'y perdait, malgré les appels désespérés que je faisais à ma raison, et plus d'une fois je me demandai si je n'étais pas devenu fou.

« Enfin, à force de diminuer, il me parut, un jour, que la bague n'allait point tarder à disparaître complètement. Pour une foule de raisons parmi lesquelles, en première ligne, le désir de me prouver à moi-même que je n'étais pas égaré, je résolus d'en conserver la trace en faisant photographier ce qui en restait. Je portai donc ma boîte chez un photographe du quartier, le premier venu, l'ayant ouverte, je lui montrai la bague et le priai d'en prendre le cliché. Cet homme parut tout étonné à la vue de l'objet que je lui montrais : « Le singulier « bijou, s'écria-t-il; je n'en ai jamais vu de semblable ; *on dirait plutôt un fantôme de bague* « qu'une bague véritable. » Je sentis un frisson me parcourir le dos, et je regardai fixement le photographe pour voir s'il n'y avait pas une intention dans ses paroles; mais son air et son attitude étaient parfaitement naturels, et je vis qu'il avait très naïvement traduit son sentiment.

« Se mettant à l'œuvre, il plaça la bague légèrement en pente sur une planchette, la mit devant l'objectif, et en tira une image en perspective qui me parut très nette dans le négatif qu'il me montra aussitôt. Je remis ma bague dans sa boîte et serrai le tout dans ma poche.

« Quand je fus rentré chez moi et que j'ouvris la boîte, je ne retrouvai plus la moindre trace du bijou qu'elle avait contenu... Hélène, sans doute, m'ayant reconquis *pour toujours*, avait repris sa bague.

« Je ne tardai pas à quitter Lisbonne sans donner aucune suite à mes projets d'union avec Maria Oliva qui, du reste, a épousé depuis un capitaine au long cours avec lequel elle est très heureuse. Pour moi, après le renouvellement de mes fiançailles avec la morte, puis-je faire autrement que de rester célibataire ?

« Qu'ajouterai-je? Il ne me reste plus, pour me convaincre de la réalité objective du fait que je viens de te raconter, que l'image photographique d'un *fantôme de bague*, pour employer l'expression de celui qui l'a faite. Je te la montrerai : l'anneau, d'une minceur extrême, est à peine visible; et quant aux pierres, saphir et brillants, ils sont tout à fait indistincts; mais si peu nette que soit cette image, elle me suffit pour me donner à moi-même un témoignage éclatant que je n'ai point été le jouet d'une illusion.

« Inutile de te dire qu'après cela mes idées sur la possibilité des « apports » se sont bien modifiées. Quant au soi-disant principe de l'*impénétrabilité de la matière*, dont la science a fait un de ses dogmes, je crois que, pour celui-là comme pour beaucoup d'autres, il y a lieu de changer notre manière de voir et qu'au lieu d'affirmer : « La matière est soumise à des lois « immuables, » nous devons dire plutôt : « Il est « une loi immuable qui se montre à nous sous « quelques-uns de ses aspects par l'intermédiaire « de ce que nous appelons la matière, mais qui « nous reste inconnue dans son ensemble. »

OTTO NILLIUS.

ECHOS

Les manifestations spiritualistes se répètent avec une constance pleine de promesses pour l'avenir de l'Humanité. Le bon grain semé à profusion par des âmes généreuses nous fait espérer une orientation générale et positive des esprits vers la lumière.

⁂ Il y a quelques jours, Mme Anie Besant faisait applaudir l'exposé de la haute philosophie spiritualiste dont elle est l'apôtre.

La très estimée conférencière recueillait à la « Salle des Sociétés savantes » les applaudissements enthousiastes d'un public nombreux, qu'elle a captivé par le charme de son éloquence autant que par l'élévation de son admirable sujet : *la Sagesse antique*.

⁂ Quelques semaines auparavant, une autre femme de foi également robuste, au dévouement infatigable, Mme O. de Bezobrazow faisait, 76, rue de Rennes, une remarquable conférence sur la *Révolution religieuse au XIXe siècle*. La campagne qu'a entreprise cette courageuse conférencière a pour but de faire pénétrer le spiritualisme scientifique dans les établissements d'instruction et d'éducation publiques.

Tous nos vœux sont acquis à cette œuvre de régénération sociale.

⁂ Une autre initiative, due à M. Vodoz, et que nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs, c'est la préparation du grand Congrès de l'Humanité en 1900.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.